

**LUCA BOSCHETTO**

*Entre mémoire familiale et histoire de la ville.*

*Le portrait de «messer Benedetto» dans le De familia d'Alberti*

[stampato in *Les Livres de la famille d'Alberti: sources, sens et influence*, Sous la direction de Michel Paoli, avec la collaboration d'Elise Leclerc et Sophie Duthéillet de Lamothe, Paris, Classiques Garnier, 2013, pp. 81-94]\*

---

\* *Il testo qui riprodotto in formato digitale, messo a disposizione per fini di studio e ricerca, è destinato a un uso strettamente personale e in nessun caso può essere impiegato a scopi commerciali.*

## ENTRE MÉMOIRE FAMILIALE ET HISTOIRE DE LA VILLE

Le portrait de « *messer Benedetto* »  
dans le *De familia* d'Alberti<sup>1</sup>

Les livres *De familia*, comme on le sait, doivent beaucoup de leur attrait non seulement à l'admirable recherche *humaniste* effectuée par leur auteur sur les livres des « écrivains antiques », mais également à un apport massif de « souvenirs des anciens de la famille », évoqués par Alberti dans le Prologue de son chef-d'œuvre en langue vulgaire. Le but de mon intervention, qui a pour objet la manière dont Alberti évoque, dans les livres *De familia* et dans d'autres écrits de ces mêmes années, la figure de son grand-père, *messer Benedetto di Nerozzo degli Alberti* (v. 1320-1388), est précisément de mettre en lumière ce versant d'Alberti lecteur de chroniques urbaines et gardien intéressé de la mémoire familiale, transmise oralement ou à travers des « *libri di ricordi* », des lettres et des documents qui ne faisaient certes pas défaut dans les archives d'une illustre maison florentine comme la sienne<sup>2</sup>.

- 
- 1 La présente contribution constitue une version amplifiée et enrichie de la première partie de l'article paru sous le titre « Memoria familiare e passato cittadino negli scritti di L.B. Alberti » in *Leon Battista Al'berti i kultura Vozrozhdenija*, édit. L. M. Bragina, Moscou, Nauka, 2008, p. 5-24. Les résultats des recherches effectuées depuis autour de la deuxième partie de cet article, consacrée au portrait de *messer Benedetto Alberti* dans le *De iciarchia*, seront présentés dans l'introduction de l'édition critique de l'œuvre que je suis en train d'établir pour l'*Edizione Nazionale delle Opere di Leon Battista Alberti*. Enfin, concernant la fortune du portrait de *messer Benedetto* dans l'œuvre de Machiavel, dont il était question dans la troisième partie de mon article, on peut se référer à l'article de William Connell, *Machiavelli e la tradizione fiorentina di L. B. Alberti*, prochainement publié dans l'*Archivio storico italiano*.
  - 2 Sur le « *dialogo serrato con le fonti classiche e con gli autori del passato* », qui est naturellement aussi à la base du *De familia*, il convient d'avoir à l'esprit les observations méthodologiques et les exemples apportés par Mariangela Regoliosi dans son article « Montaggio di testi nella Famiglia », in *Alberti e la tradizione*, p. 211-240.

En effet, si Alberti, y compris du fait de sa qualité de clerc, ne se résolut probablement jamais à écrire son propre livre de *ricordi*, il entendit toutefois nous léguer, en un certain sens, ceux, collectifs, de sa famille. C'est ce que semble vouloir dire l'auteur lorsque, toujours dans le Prologue de *De familia*, s'adressant aux membres de sa famille, il affirme avoir voulu fixer par l'écriture ce qu'il avait appris des vertus de ses ancêtres afin que leur exemple serve d'aiguillon à ceux qui suivront, c'est-à-dire aux jeunes Alberti. Par ces mots, Leon Battista se réfère consciemment aux usages des « *memorie di famiglia* » que les Florentins commencèrent à composer dans les premières années du XV<sup>e</sup> siècle, donnant naissance à une tradition vigoureuse dont Guichardin nous livre encore un exemple fameux au début du *Cinquecento*<sup>1</sup>.

Le choix de s'attarder précisément sur la figure de messer Benedetto pour mener notre analyse n'est certes pas le fruit du hasard ; il est lié tant à la place centrale de ce personnage dans l'œuvre albertienne – il sera encore célébré dans le *De iciarchia* – qu'au rôle capital et controversé joué par le grand-père de Leon Battista dans l'histoire florentine de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Ainsi, l'on peut lire l'évocation de messer Benedetto par Alberti à la lumière de ce que la *memorialistica* florentine au tournant du *Trecento* et du *Quattrocento* nous a transmis sur cette figure morale et sur son action politique. Une telle lecture permet de mieux cerner le lien que la composition du *De familia*, et, dans une certaine mesure, toutes les entreprises contemporaines de Leon Battista qui lui sont liées, entretiennent avec les événements qui surgissent à l'horizon culturel et politique de Florence dans les années 1430<sup>2</sup>.

1 Cf. *De familia*, p. 11-14. Sur ce genre, distinct des *ricordi* ou *ricordanze* – sorte de recueil d'avertissements, de mises en garde fondées sur l'expérience passée, et non de *souvenirs*, comme pourrait le laisser penser à tort le mot *ricordo* – et appelé proprement *memorie di famiglia* (un type de production qui avait un caractère strictement privé, réservé à une lecture au sein de la famille, tandis qu'Alberti pense de toute évidence son œuvre comme étant destinée à la publication), on peut se référer, pour Guichardin, aux observations de Nicolai Rubinstein dans « The "Storie Fiorentine" and the "Memorie di Famiglia" by Francesco Guicciardini », *Rinascimento*, II s., n° 4, 1953, p. 171-225.

2 Ni la figure de Benedetto degli Alberti, ni le rôle politique, sans aucun doute décisif, joué par sa famille durant ces décennies n'ont été l'objet d'une attention spécifique de l'historiographie politique de la Florence de la fin du *Trecento*. La compilation la plus vaste d'informations et de documents relatifs à messer Benedetto se trouve dans l'ouvrage de L. Passerini, *Gli Alberti di Firenze*, vol. 2, t. I, p. 113-127. On peut aussi se référer sur ce point à l'article d'Armando Saponi, « Alberti, Benedetto degli », publié dans le *Dizionario biografico degli italiani*, vol. 1, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1960, p. 686-687,

Qui était donc messer Benedetto? Sur l'important rôle politique joué par ce personnage, toutes les sources concordent, même si les jugements concernant ses motivations varient considérablement selon les chroniques. Les faits sont connus. Bien qu'il appartînt à l'une des familles les plus riches et prestigieuses de la ville, Benedetto prit la tête d'un parti favorable au peuple et eut un rôle décisif dans l'explosion du « Tumulte des Ciompi », à l'été 1378. Après la révolte, il fut l'un des chefs du gouvernement fondé sur les Arts mineurs qui régit Florence pendant les trois années et demie qui suivirent, et il réussit, grâce à son instinct politique, à survivre à la fin dramatique de ce régime, en 1382. Cinq années plus tard, en 1387, Benedetto fut cependant exclu du gouvernement et contraint à l'exil par le parti « oligarchique » dirigé par son grand rival, Maso degli Albizzi<sup>1</sup>.

---

ainsi qu'à l'importante notice figurant dans les « Brevi cenni biografici degli uomini di casa Alberti, ricordati nei primi tre libri della famiglia » qu'on trouve dans *I primi tre libri della famiglia* de Leon Battista Alberti dans l'édition annotée par Francesco Carlo Pellegrini (Florence, G. C. Sansoni, 1911, p. LXV-XCVI : LXXVI-LXXIX). Sur la figure de messer Benedetto, Marina Marietti livre également des pages intéressantes, dont je me suis inspiré sur divers points, dans son article « "Patriotisme" des pères et "patriotisme" citadin : les voies de l'italianité dans les traités en vulgaire de Léon-Baptiste Alberti », in *id.*, M. Gagneux, J.-L. Fournel, F. Glénisson et A. Godard, *Quêtes d'une identité collective chez les Italiens de la Renaissance. Alberti, Guichardin, Speroni, Sienne au XVI<sup>e</sup> siècle, le Tasse*, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1990, p. 11-65, en particulier p. 26-36 (« Les Alberti, personnages exemplaires »).

- 1 Sur cette période de l'histoire de Florence, on peut se référer avant tout à l'étude d'ensemble de G. Brucker, *The Civic World of Early Renaissance Florence*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 1977 (trad. ital. *Dal Comune alla Signoria. La vita pubblica a Firenze nel primo Rinascimento*, Bologne, Il Mulino, 1981, édition de référence pour le présent article). Les années de régime démocratique dont Benedetto fut, au moins dans sa phase initiale, l'un des chefs, sont l'objet de l'ouvrage de Niccolò Rodolico, *La democrazia fiorentina nel suo tramonto (1378-1382)*, Bologne, Zanichelli, 1905 (p. 273, on trouve un jugement global sur la figure de Benedetto). La politique électorale et les alliances qui s'affrontèrent de 1382 à l'avènement des Médicis ont été, pour leur part, étudiées de façon approfondie par Renzo Ninci dans « Tecniche e manipolazioni elettorali nel Comune di Firenze tra XIV e XV secolo (1382-1434) », *Archivio storico italiano*, n° 150, 1992, p. 735-774. D'une façon générale, on peut se référer, concernant le processus de transformation institutionnelle que traverse alors Florence, à l'article de Riccardo Fubini, « Dalla rappresentanza sociale alla rappresentanza politica : alcune osservazioni sull'evoluzione politico-costituzionale di Firenze nel Rinascimento », *Rivista storica italiana*, n° 102, 1990, p. 279-301 (réédité par la suite sous le titre « Dalla rappresentanza sociale alla rappresentanza politica. Sviluppi politico-costituzionali in Firenze dal Tre al Cinquecento » in *id.*, *Italia quattrocentesca. Politica e diplomazia nell'età di Lorenzo il Magnifico*, Milan, Franco Angeli, 1994, p. 41-61, édition de référence pour le présent article).

Si nous nous interrogeons sur le regard que Leon Battista dut porter sur son illustre ancêtre, qu'il ne connut pas personnellement, il ne fait guère de doute que messer Benedetto finit par être, à ses yeux, l'incarnation de l'histoire héroïque de la famille Alberti. C'est avec Benedetto, en effet, que les Alberti atteignirent à Florence leur plus grand prestige, endossant un rôle de tout premier plan dans les événements politiques et économiques de la cité, dont témoigne aussi le spectaculaire mécénat artistique dont ils furent les acteurs<sup>1</sup>. Ce fut en outre précisément sa disgrâce politique qui donna lieu, après 1387, au long et douloureux exil qui devait toucher bientôt, dans une montée en puissance des persécutions politiques, l'ensemble de la famille. Condamnés en 1401 à un exil collectif étendu à tous les hommes de la famille âgés de plus de seize ans, et à des mesures plus rudes encore en 1412 – lorsqu'à la suite de la découverte d'une conjuration destinée à renverser le gouvernement de Florence, de nombreux représentants de la famille furent déclarés rebelles et condamnés à mort par contumace –, les Alberti ne réussirent, de fait, à rentrer à Florence qu'à la fin de 1428, sous le gouvernement des Albizzi, qui ne restituèrent pas immédiatement à leurs adversaires leurs droits politiques. La possibilité de recouvrer des charges politiques ne fut accordée aux Alberti que le 6 octobre 1434, au lendemain du retour triomphal d'exil de Côme de Médicis, membre d'une faction qui avait justement milité cinquante ans auparavant à leurs côtés<sup>2</sup>.

Ainsi, lorsque Battista commença son activité de prosateur en langue vulgaire, vers le milieu des années 1430, et qu'il dut se pencher sur l'histoire des Alberti tout juste réadmis dans leur cité, la confrontation avec la personne de son grand-père fut en un certain sens inéluctable. Il est clair que, pour Leon Battista, se confronter à la figure de Benedetto signifiait se mesurer non seulement au souvenir qui subsistait de lui au sein de sa famille, mais aussi à l'écho que son action avait laissé dans la mémoire collective des Florentins ; un écho dont nous pouvons nous faire une idée en nous référant aux chroniques urbaines et à la riche *memorialistica* née autour des événements florentins de la fin du *Trecento* qui, au moment où Leon Battista écrivait, étaient encore sujets à discussion.

1 Sur ce point, cf. l'article d'Eugenia Valacchi dans le présent volume, p. 67-79.

2 Sur les vicissitudes de la défaite et de l'expulsion de Florence des Alberti, voir G. Brucker, *Dal Comune alla Signoria*, p. 92-111 ; sur le retour dans la patrie et les conditions de la famille entre les années 1420 et 1430, cf. L. Boschetto, *Leon Battista Alberti e Firenze*, p. 3-67.

De ce point de vue, il est important de souligner que le portrait qu'Alberti trace de messer Benedetto dans son chef-d'œuvre en langue vulgaire correspond, dans une large mesure, à l'image positive du personnage que nous transmettent les écrivains les plus proches de ses positions politiques « populaires ». Parmi ces écrivains, citons l'*Anonyme florentin*, auteur de l'importante chronique attribuée autrefois à Piero Minerbetti, ou un mémorialiste comme Giovanni Morelli. Selon ces chroniqueurs, Benedetto degli Alberti fut avant tout un grand marchand, honnête et loyal, un homme généreux et un citoyen exemplaire, assoiffé de paix et qui désirait plus que tout le bien des Florentins (« *il più savio uomo di Firenze ne' fatti del Comune* », comme le définit l'*Anonyme florentin*<sup>1</sup>).

La probité de sa conduite et son habileté d'homme d'État, écrivait Giovanni Morelli, se révélèrent au grand jour non seulement quand Benedetto renia ouvertement ses ex-alliés – Giorgio Scali et Tommaso Strozzi – et leur politique violente (« *messere Benedetto si partì da giuoco e non si volle più intendere con loro; il perché e' feciono vie più inorme pazzie* »), mais aussi lorsqu'après le changement institutionnel de 1382, qui détermina la fin du régime des Arts et auquel Benedetto réussit à survivre politiquement, il milita pour réformer le système électoral, « *disiderando*

1 Le portrait positif de Benedetto par l'*Anonyme florentin*, dont, comme on l'a déjà observé, se serait largement inspiré Machiavel (A. M. Cabrini, *Interpretazione e stile in Machiavelli. Il terzo libro delle « Istorie »*, Rome, Bulzoni, 1990, p. 158-160), est livré au chapitre VII de la *Chronique*, où l'auteur exprime ainsi son opinion sur l'exil décrété contre lui : « *A dì sei di maggio 1387 i detti ofciali posero a sedere messer Benedetto e messer Cipriano degli Alberti, per sempre mai cioè che non potessero avere officio di Comune [...]. Allora il detto messer Benedetto se n'andò a Genova, e di quindi andò al Santo Sepolcro, e menò seco Agnolo di Bernardo suo nipote e altri loro famigli; e suti là e tornando, il detto Agnolo ammalò, e giunse in Famagosta malato, e quivi stettero tanto, che 'l detto Agnolo migliorò molto. Allora saliro in mare, e vegnendosene a Rodi, e nel venire messer Benedetto ammalò e Agnolo aggravò molto la malattia; poi quivi del mese di gennaio, a dì tre, il detto misser Benedetto si morì. E a dì sei di gennaio morì il detto Agnolo e furono ivi seppelliti con grande onore, e ancora ivi a pochi mesi le loro ossa ne furon recate a Firenze, e con grande onore furon seppellite in Santa Croce. Fu il detto messer Benedetto fino da fanciullo mercatante di panni franceschi e di lane d'Inghilterra, e sempre fu savio e leale, giusto e molto frammettente e sollecito mercatante, e però guadagnò molti danari e tanti ch'egli era oggi ricco di presso a cento migliaia di fiorini; e fu invidiato da molti cittadini; e fu amato da' buoni mercatanti e molti cittadini il teneano allora il più savio uomo di Firenze e il più grazioso ne' fatti del Comune e quello che più traeva al bene comune e alla pace della città. Fue uomo onestissimo in parole e in vestimenti; fu a molti cittadini serventissimo e di parole e di danari, e fu piacevole e allegro con ogni persona e molte volte servì il Comune di molte migliaia di fiorini per volta* » ([Autrefois attribuée à Piero di Giovanni Minerbetti], *Cronica volgare di anonimo fiorentino dall'anno 1385 al 1409*, édit. E. Bellondi, in *Rerum Italicarum Scriptores*, 2<sup>e</sup> éd., xxvii, Part. II, Città di Castello, Lapi, 1915 et Bologne, Zanichelli, 1917-1918, p. 33).

la fermezza e 'l buono istato del Comune e de' Guelfi, come uomo intendente e pratico<sup>1</sup> ». C'est chez cette même frange des citoyens florentins que germe peu à peu l'idée selon laquelle l'infortune politique de messer Benedetto est due à l'envie que suscitaient sa conduite exemplaire et sa grande popularité, tout comme « *que' buoni uomini ch'erano chaciati da Roma per le loro virtù e buone operazioni* », pour reprendre une expression employée dans une lettre à caractère privé, écrite au mois de mai 1387, au moment de l'exil de Benedetto<sup>2</sup>.

Et c'est justement cet aspect de messer Benedetto – ce qui ne saurait surprendre – que nous retrouvons dans le *De familia*, une œuvre où le nom de ce personnage apparaît une dizaine de fois : en marchand fort habile dans la gestion des affaires et dans la tenue de la comptabilité (ce n'est pas un hasard qu'on lui attribue la célèbre maxime selon laquelle le marchand doit « *sempre avere le mani tinte di inchiostro*<sup>3</sup> », « avoir toujours les mains tachées d'encre »); en homme d'autorité, en même temps profondément humain<sup>4</sup>; et naturellement en bon citoyen, « *prudenterissimo in reggere la repubblica* », écrit Alberti<sup>5</sup>, « très prudent pour gouverner la république », et toujours prêt à aider sa patrie en difficulté par sa sagesse et l'offre de ses propres richesses<sup>6</sup>.

En revanche, son action politique proprement dite n'est quasiment jamais directement abordée dans l'œuvre. Il est probable que cela soit dû justement au rôle de soutien et de guide des Arts mineurs, et par moments du *popolo minuto* lui-même, qu'avait joué Benedetto : un rôle

1 Giovanni di Pagolo Morelli, *Ricordi*, éd. de V. Branca, Florence, Le Monnier, 1956, p. 325-328. Ce qui, selon le chroniqueur, signifiait qu'il avait la capacité de prévoir mieux que les autres le cours des choses : « *È segno ch'e' ne vide e che lo fé con amore de' buoni uomini e guelfi.* »

2 La lettre, écrite par le marchand Lorenzo Buoninsegna et adressée à Francesco Datini, est signalée par G. Brucker dans *Dal Comune alla Signoria*, p. 95.

3 *De familia*, p. 253/1753.

4 *Ibid.*, p. 25/286, 264/2101 : « *uomo umanissimo e facilissimo* », « *fuori fra' cittadini e amici umanissimo* ». Le personnage de Benedetto est même décrit comme étant doté d'un charme presque magique : « *troppo fu meraviglioso e singolare* » (*ibid.*, p. 329/220), personne ne « *potea vedendolo fare che nollo amasse [...] e non potrei dire che altro non so che in lui splendea* » (*ibid.*, p. 329/221-224).

5 *Ibid.*, p. 253.

6 *Ibid.*, p. 212/587-588 : « *sempre stava [...] in palagio a consigliare la patria* », et p. 174/2128-2131 : « *ben sarà abundantissimo fisco quello al quale e' cittadini suoi non poverissimi saranno affezionati, e al quale tutti e' ricchi saranno fedelissimi e giustissimi.* » Il prêta à la Commune « *molte migliaia di fiorini per volta* », avait écrit l'Anonyme florentin (*cf. supra*).

qui lui avait attiré les âpres critiques d'un vaste pan de la *memorialistica* de la ville et qui avait de quoi embarrasser un petit-fils connu pour sa prudence en matière de conflits sociaux. L'embarras de Leon Battista ne pouvait du reste que s'accroître au vu des forts ressentiments personnels nés à la suite des dramatiques journées des Ciompi et qui n'étaient toujours pas totalement apaisés dans les années 1430. L'auteur du *De familia*, en somme, n'ignorait certainement pas le chœur des critiques qui s'était élevé de toutes parts contre l'œuvre politique de messer Benedetto. Si, en effet, pour certains de ces observateurs, le grand-père de Battista était sans détours un « homme coupable », qui pendant le Tumulte des Ciompi n'avait pas hésité à exhorter la plèbe pour qu'elle brûle les maisons de ses adversaires politiques<sup>1</sup>, pour d'autres, comme pour les enfants de messer Lapo da Castiglionchio, en « *malvagio huomo et traditore* » qu'il était, Benedetto avait été jusqu'à profiter de leur exil pour occuper traîtreusement leurs propriétés<sup>2</sup>.

Mais l'accusation la plus grave portée contre Benedetto degli Alberti par ses adversaires était sans doute celle d'avoir toujours agi en citoyen ambitieux, dont le dessein, à peine dissimulé, était d'établir sa propre seigneurie sur Florence. Dans cette perspective, outre le témoignage de Marchionne di Coppo Stefani dont on parlera plus loin, le jugement porté par l'auteur anonyme d'un journal tenu dans les années 1382-1401 se révèle particulièrement éloquent. Il condamne sévèrement les agissements de messer Benedetto lorsqu'en 1387, celui-ci s'engagea pour confirmer l'élection de son gendre Filippo Magalotti comme Gonfalonier

1 Ser Nofri di Ser Piero delle Riformagioni, *Cronaca (1378-1380)*, in *Il tumulto dei Ciompi. Cronache e memorie*, éd. de G. Scaramella, in *Rerum Italicarum Scriptores*, 2<sup>e</sup> éd., xviii, Part. III, Bologne, Zanichelli, 1917, p. 57 : le 20 juillet 1378, « *essendo state arse di nuovo dalla gente minuta e dal popolazzo di Firenze, per fattura di messer Benedetto degli Alberti e d'altri cittadini, le case di messer Luigi di messer Piero Guicciardini [...] e poi, l'ultimo casamento el quale fu arso in Firenze da' Ghibellini e dal popolazzo, per fattura di messer Benedetto degli Alberti, il quale era reo uomo.* »

2 Cette définition très dure vit le jour en 1386 sous la plume d'Averardo, fils de messer Lapo da Castiglionchio, qui, dans un passage de son livre d'"avertissements", raconte de façon détaillée l'affaire : « *Richardanza et piena memoria di quello avemo [...] chol malvagio huomo et traditore messer Benedetto degli Alberti et suoi nepoti, ciò furono i figliuoli di Bernardo degli Alberti, et chome si trassono a fine.* » Le témoignage est cité par Laura de Angelis, « "Et chosì ci chonviene esser contenti". La ricostituzione di un patrimonio familiare dopo il bando e l'esilio », in *Antica possessione con belli costumi. Due giornate di studio su Lapo da Castiglionchio « il Vecchio »*, Florence-Pontassieve, 3-4 octobre 2003, édit. F. Sznura, Florence, Aska, 2005, p. 299-315.

de justice, la charge suprême de la cité, bien que son parent n'ait pas atteint l'âge minimum fixé par la loi pour l'occuper. Le chroniqueur observait combien un tel comportement avait déplu aux citoyens, en ceci « qu'il leur semblait que [Benedetto] voulait être seigneur de Florence<sup>1</sup> ». En effet, au-delà de l'épisode en question, les actes commis par Benedetto pouvaient prêter le flanc à de semblables critiques, non seulement pendant le Tumulte des Ciompi, mais aussi lorsqu'il avait tiré les ficelles du Parlement qui avait envisagé en 1378 une profonde réforme de l'État<sup>2</sup>. Ajoutons à cela la notoire magnificence de la famille, dont témoigne entre autres l'acquisition des droits sur la Chapelle Majeure de Santa Croce et la décision, sans précédent à Florence, de financer la construction d'une chapelle familiale privée dans l'Oratorio di Santa Caterina<sup>3</sup>.

Ce serait une erreur de penser que d'aussi graves accusations portées contre messer Benedetto et sa famille restèrent confinées à l'intérieur des écrits en langue vulgaire et des murailles de Florence – de sorte que les pages du *De familia* constitueraient à elles seules une réplique suffisante de la part de Leon Battista. En effet, divers indices montrent qu'il se trouvait aussi sur le front de la production latine humaniste des années 1430, et pas seulement à Florence, des censeurs de l'ambition politique

1 Cf. « *Alle bocche della piazza* ». *Diario di Anonimo fiorentino (1382-1401)*. BNF, Panciatichiano 158, éd. d'A. Molho et F. Sznura, Florence, Olschki, 1986, p. 65-66.

2 La mention de Benedetto dans un passage du *De iciarchia* parmi les « constituteurs » de la république florentine semblerait confirmer qu'Alberti lui-même entendait revendiquer implicitement le rôle assumé par son aïeul à l'occasion du Parlement du 1<sup>er</sup> septembre 1378, qui, en mettant fin au gouvernement des *Ciompi*, avait présenté un programme articulé et radical de réformes institutionnelles; cf. L. Boschetto, « Memoria familiare e passato cittadino », *op. cit.*, p. 9-10. L'importance fondatrice de ce Parlement, qui proclamait la « *totalis, plenissima et integra auctoritas et potestas populi Florentini* », est soulignée dans Nicolai Rubinstein, « Il regime politico di Firenze dopo il tumulto dei Ciompi », in *Il tumulto dei Ciompi : un momento di storia fiorentina ed europea*, Florence, Olschki, 1981, p. 105-124, puis par R. Fubini, « Dalla rappresentanza sociale alla rappresentanza politica », *op. cit.*, p. 45-49. Les délibérations de ce Parlement ont été publiées par Richard Trexler, « Il Parlamento fiorentino del 1 settembre 1378 », *Archivio storico italiano*, n° 143, 1985, p. 437-475.

3 Cf. Thomas J. Loughman, *Commissioning Familial Remembrance in Fourteenth-Century Florence : Signaling Alberti Patronage at the Church of Santa Croce*, in *The Patron's Payoff : Conspicuous Commissions in Italian Renaissance Art*, edit. J. K. Nelson et R. J. Zeckhauser, Princeton, Princeton University Press, 2008, p. 133-148, et I. Chabot et P. Pirillo, « «Onore e fama» della famiglia : gli Alberti e l'Oratorio di Santa Caterina a Rimezzano », in *L'Oratorio di Santa Caterina all'Antella e i suoi pittori*, édit. A. Tartuferi, Florence, Mandragola, 2009, p. 19-43.

qui entachait l'histoire récente de la famille Alberti. Ainsi dans le *De republica*, un dialogue composé et situé à Naples autour de 1434 – donc avant le retour définitif de la famille de Leon Battista dans sa patrie – le lettré ferrarais (quoique de formation vénitienne) Tito Livio Frulovisi n'hésitait pas à citer les Alberti comme cas exemplaire d'exil justifié, infligé par leurs concitoyens à une famille qui, par une munificence excessive, cherchait à s'ouvrir la route du pouvoir<sup>1</sup>.

Si l'on ajoute à cela que, tandis que Leon Battista séjournait auprès de la cour papale, à Florence, il était de notoriété publique que l'historien Leonardo Bruni s'employait à écrire une nouvelle tranche de ses *Historiarum Florentini populi libri XII*, où il allait traiter le thème délicat du Tumulte des Ciompi et du régime controversé des Arts mineurs qui lui succéda (un thème traité dans le Livre IX de l'œuvre, présenté par la suite officiellement à la Seigneurie en 1439), on s'explique plus aisément pourquoi dans ces années, outrepassant les hésitations encore tangibles dans le *De familia*, l'humaniste se résolut à donner libre cours à une défense explicite de l'action politique de messer Benedetto dans un autre écrit, en latin : le *Propos de table Divitie*<sup>2</sup>.

- 
- 1 Le sujet est abordé par les trois interlocuteurs de l'œuvre parmi lesquels figurent, aux côtés de Frulovisi lui-même, Ottino Caracciolo et Giorgio d'Alemagna, deux représentants importants de la noblesse méridionale favorable à la souveraineté des Anjou, dans le chapitre 107 du Livre III (intitulé « *Vtrum liceat principanti civi vel ipsi principi largitiones magnas facere* »). Voici leur échange (le texte est reproduit d'après *Opera hactenus inedita T. Livii de Frulovisiis de Ferraria*, éd. de C. W. Previtè-Orton, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1932, p. 368 : « *OTTINUS. Sed quoniam de muneribus in pr[ae]sentia verba facimus, licetne quando principi donis sibi multitudinem allicere ? Co. Principanti civi nunquam neque de bonis publicis neque privatis. Nostris temporibus, ut Titum interdum labore liberemus, Florentini florentissimam Albertorum familiam exulare iussere, nulla causa nisi magna largitione sua. Premente fame Florentinum populum, Alberti mercatorum ditissimi civis os vilissimo precio nutrire, nec aliam inde mercedem petentes nisi quod in publicis modis insignia suæ domus insculperentur. LIVIUS. Rei fuere exilio dignissimi. Quid aliud petebant nisi ad regnum latissimam viam ? » Sur la figure de Frulovisi et sur le dialogue *De republica*, dédié ensuite à Lionel d'Este, cf. la notice de Guido Arbizzoni, « Frulovisi, Tito Livio de' », in *Dizionario biografico degli italiani*, vol. 50, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1998, p. 646-650 : 647-648.*
- 2 Il est probable qu'Alberti, dont le conservatisme en matière de luttes sociales est un fait notoire, attendit avec une certaine nervosité le compte rendu de Leonardo Bruni, qui n'ouvrait pas sans raison le Livre IX de ses *Storie* par cette déclaration lapidaire : « *Externam pacem intestinæ confestim discordiæ subsecutæ quantum nunquam antea civitatem turbarunt* » et qui, discutant de l'exil infligé à messer Benedetto en 1387, dressait du personnage (de façon prévisible, dans le sillage des chroniques urbaines) un portrait bien loin d'être positif : « *Principio insequentis anni turbationes domi graves exortæ sunt ex huiusmodi causa. Benedictus erat Alberti eques florentinus ex familia magna et opulenta. Ipse tamen suo potius ingenio quam*

Entièrement dédié à la figure de messer Benedetto, « homme illustre par ses bonnes mœurs et ses mérites personnels », ce *Propos de table*, dans sa première version, revient sur la dernière phase de sa vie, lorsqu'après avoir été expulsé de Florence par l'action de quelques « citoyens séditionnaires », il se trouvait à Rhodes ; et ce texte se conclut justement par un testament spirituel passionné de l'intéressé, prêt à réaffirmer son amour inconditionnel pour sa patrie et son absolu désintéressement à l'égard des richesses :

*Itaque posteris meis hanc a me esse relictam hereditatem volo, ut possint profiteri me unum fuisse nostra in urbe civem amantissimum patrie, pacis, otii libertatisque cupidissimum, bonorum studiosum, litterarumque et bonarum artium haudquaquam omnino rudem aut ignarum : qui quidem cum publica summa vigilantia et fide semper tutatus, tum privata mea re in primis nusquam fuerim non contentus. Mea igitur hec meorumque sunt<sup>1</sup>.*

---

*agnatorum voluntate in turbulentis illis temporibus cum Thomaso Stroza et Georgio Scala sensisse videbatur, multumque per id tempus in republica potuisse; supplicio certe illi quod de civibus egregiis sumptum est armatus adfuerat. Hunc mutato postea reipublicæ statu cives qui redierat, præcipue vero interfectorum propinqui, oderant plurimum ægreque patiebantur. Cum itaque sortitionibus magistratuum, quæ tertio Kalendas maias fieri consueverunt, Benedictus vexillifer societatis populi extractus fuisset (quem magistratus octavo Idus maias erat imiturus), et forte contigisset, ut eodem illo tempore Philippus Magalotti eques florentinus eius gener vexillifer iustitiæ futurus esset, homo iuvenis et auctoritati illius maxime obnoxius, metuere adversarii et insurgere coeperunt : nequaquam permissuri, ut tantam nancisceretur potestatem. Et arma quidem statim pari coepta sunt, occulte primo, mox aperti ex agro et clientelis in urbem accita; deinde a genero incipientes, obiecta sibi minori ætate nec tanti magistratus capace effecerunt, ut magistratus illi negaretur; alterque in eius loco sortitus est ex intimo adversariorum, ut ita dixerim, sinu. Is cum magistratum iniisset et adversariis Benedicti faveret, tandem ille pulsus urbe relegatur, causa obiecta quod armatus domi contra rempublicam habuerit. Relegatus est item cum eo Cyprianus illius agnatus, et magnæ parti familiæ interdictum reipublicæ administratione » (L. Bruni, *History of the Florentine People*, éd. et trad. de J. Hankins, vol. III, Cambridge, I Tatti Renaissance Library, 2001-2007, III, Liv. IX, § 76, p. 78-81). Sur *Divitie* et la figure de Benedetto, cf. aussi les observations de Roberto Cardini dans son édition des *Opere latine* et plus spécifiquement des *Intercenales* (p. 294-298).*

- 1 Alberti met dans la bouche même du personnage de Benedetto, en exil sur l'île de Rhodes, ce qui s'apparente à une autojustification (« *Avus meus Benedictus Albertus, eques Florentinus, vir ob mores bonos obque virtutem clarus, cum a seditiosis civibus pulsus in exilium vite extremum diem apud Rhodum ageret...* »). Celui-ci exprime le désir d'être remémoré ainsi par ses héritiers et descendants (L. B. Alberti, *Divitie*, in *id.*, *Intercenales*, éd. de F. Bacchelli et L. D'Ascia, introd. A. Tenenti, Bologne, Pendragon, 2003, p. 159-163 : 162 ; cf. aussi *Opere latine*, p. 294-298, *Divitie* 1 et 11-12). Le portrait final de messer Benedetto, peut-être lié de façon excessive aux données extraites des chroniques politiques et urbaines, serait abandonné dans la rédaction successive de *Divitie*, dont témoigne le célèbre codex de Pistoia des *Intercenales*.

Il faut tout de même préciser que dans le *De familia* figure également au moins un passage où Alberti donne l'impression de vouloir aborder le thème de l'action politique de Benedetto. Il s'agit du long discours de Benedetto qui, au tout début du Livre I, est rappelé et référé à ceux qui l'entourent sur son lit de mort par Lorenzo, fils du premier et père de Leon Battista. Selon ce que rapporte Lorenzo degli Alberti, dans le discours prononcé à la veille de son départ en exil, messer Benedetto aurait illustré devant ses proches parents les nombreux devoirs du vrai « père de famille ». Il est particulièrement intéressant pour nous que figure parmi ces devoirs la nécessité pour le père de famille d'être un pilote habile (« *pratico ed essercitatissimo navichiero* », écrit Alberti, « un nocher expert et parfaitement exercé »), en mesure de conduire sa famille au milieu des multiples écueils de la vie politique de la ville. Le chef de famille devra en particulier non seulement « être en éveil, prévoir longtemps à l'avance toute brume d'envie, tout nuage de haine, tout éclair d'inimitié sur le front de ses concitoyens, et tout vent contraire, tout écueil et tout danger auxquels la famille pourrait se heurter d'une manière ou d'une autre », mais il devra encore garder bien à l'esprit qu'à Florence (la « *terra nostra* », « notre ville »), personne ne s'est jamais exposé sur la place publique sans en faire ensuite durement les frais : « il ne doit pas oublier que, dans notre ville, jamais personne ne put déployer toutes ses voiles, même si elles n'étaient pas excessivement grandes, et les retirer entières, sans qu'elles fussent largement détériorées et déchirées<sup>1</sup> ». Dans une certaine mesure, on peut sans doute lire dans ces mots une référence voilée de Benedetto à sa propre aventure politique, non dépourvue d'une pointe d'autocritique : il est vrai qu'une fois au moins, en tant que guide de son clan familial, le grand-père de Battista avait « mal » navigué, ne réussissant pas à éviter l'écueil de l'envie de ses adversaires et conduisant ainsi sa famille au désastre<sup>2</sup>.

1 *De familia*, p. 21/167-171, puis 174-177 : « *stare desto, provvedere da lungi ogni nebbia d'invidia, ogni nugolo d'odio, ogni fulgore di nimistà in le fronti de' cittadini, e ogni traverso vento, ogni scoglio e pericolo in che la famiglia in parte alcuna possa percuotere* » ; « *non dimenticarsi che mai nella terra nostra alcuno mai spiegò tutte le vele, benché non superchie fussero grandi, il quale mai le ritraesse intere e non in gran parte isdrucite e stracciate* ».

2 L'image employée dans ce passage du Livre I allait revenir au milieu du siècle dans la bouche de Francesco di Bivigliano degli Alberti. Dans son récit commenté (inclus dans une lettre destinée à Caterina d'Albertaccio degli Alberti) de la période du retour à Florence des Alberti après l'exil, il observerait combien ceux-ci « *spensono e torchi e allumarono le*

En lisant ces mots, on ne peut qu'être frappé par le lien qui semble unir cette page d'Alberti avec un passage d'une autre importante chronique en langue vulgaire de l'époque, celle de Marchionne di Coppo Stefani, un texte avec lequel Leon Battista donne presque l'impression de vouloir tisser un dialogue à distance. Stefani, qui avait participé en personne aux affaires politiques de Florence à la fin des années 1370, n'hésite pas, en effet, à inclure Benedetto dans la liste des citoyens « *baldanzosi* » qui, après le changement de régime de 1382, s'étaient mis en scène dans l'arène publique de la cité : un comportement dont l'expérience de l'histoire florentine aurait dû les dissuader, « *imperocchè* », commentait le chroniqueur, « *mai nella città di Firenze, niuno si fece segno, che non fosse saettato* » (soit, en d'autres termes, « à Florence, personne ne se mit jamais en avant sans être ensuite pris pour cible par ses adversaires »), maxime proche de celle que l'œuvre d'Alberti attribue à Benedetto, et que nous venons de rappeler<sup>1</sup>. Les affinités qui unissent la chronique de Stefani à la vision pessimiste de la politique florentine qui caractérise l'œuvre d'Alberti ne se limitent pas à cela, comme le montrent d'autres coïncidences assez évidentes au sujet de la revendication de la *libertas consulendi*<sup>2</sup>, de l'éloge de la force des lois et de la critique corrélée contre l'instabilité chronique de Florence dans ce domaine<sup>3</sup>, et surtout la condamnation, commune aux deux textes,

---

*lucerne e perderono l'albero chon tutte le vele* » : une allusion évidente au changement de stratégie de la famille, contrainte à renoncer à cette visibilité sur la scène publique qui avait marqué son histoire glorieuse au Trecento mais qui avait aussi été la principale cause de son expulsion de la cité. Le document dont il est question, retrouvé par Paola Massalin, est conservé à Biella, Centro Studi « Generazioni e Luoghi-Archivi Alberti La Marmora », Fonds Alberti, 4.5.11.1, et est décrit et reproduit dans le volume *Alberti, humaniste, architecte*, édit. F. Choay et M. Paoli, Paris, Éditions de l'ENSBA/Éditions du Louvre, 2006, p. 258-261. Sur ce point précis, cf. aussi l'article de Paola Massalin, dans le présent volume, p. 205-243.

- 1 Marchionne di Coppo Stefani, *Cronaca fiorentina*, éd. de N. Rodolico, *Rerum Italicarum Scriptores*, 2<sup>e</sup> éd., XXX, Part. I, Città di Castello, Lapi, 1903-1913 et Bologne, Zanichelli, 1955, p. 412-413 (rubrique 923<sup>a</sup>).
- 2 Cf., sur ce point, les observations d'Amedeo De Vincentiis, « Scrittura e politica cittadina : la cronaca fiorentina di Marchionne di Coppo Stefani », *Rivista storica italiana*, n° 108, 1996, p. 230-297, en particulier p. 269-271, qui souligne le respect pour la tradition communale de l'approbation populaire (« *consenso* »).
- 3 Ce thème, de toute évidence pétri de réminiscences dantesques (*Purgatoire*, VI, 139-151), est employé dans la rubrique 884<sup>a</sup> de la *Cronaca* de Stefani (il s'agit d'un commentaire sur la loi controversée sur la fortune estimée, l'« *estimo* », une forme d'imposition directe depuis toujours rejetée par les élites de la ville et proposée en 1380) : « *Ma la città di Firenze*

de la course aux honneurs et aux charges, en laquelle les deux auteurs identifient la cause la plus profonde des divisions internes et des luttes sanglantes qui ont caractérisé l'histoire de Florence – un thème certes très répandu, dès ses débuts, dans toute l'historiographie florentine, mais rarement exprimé dans une tonalité aussi âpre que dans la *Chronique* de Stefani et dans la célèbre polémique contre la vie des hommes d'État qu'Alberti fait prononcer au personnage de Giannozzo dans le Livre III du *De familia*<sup>1</sup>.

Même si l'on écarte la possibilité d'un rapport direct entre ces textes, qui semble toutefois loin d'être improbable, on ne peut qu'identifier dans ce filon de la tradition florentine le fonds commun de langage et de pensée sur lequel se déploient, pour ce qui est du discours sur les us politiques de la ville, les livres *De familia* : une œuvre dont on tend trop souvent à oublier le caractère militant alors qu'elle fut écrite dans

---

*credo che sia passata la costellazione, la quale si dice ch'era lo suo ascendente, cioè di Marte, e sia rifondata di nuovo sotto la Luna, ovvero sotto qualunque segno più mobile, perocché né fermezza, né stabilità non ha in loro leggi, né in loro riformagioni, ma ogni dì di nuovo se ne fanno tante pro e contra, che è una confusione » ; cf. Marchionne di Coppo Stefani, *Cronaca fiorentina*, op. cit., p. 385. Ce passage doit être mis en relation avec l'attaque que le personnage de Battista, l'un des interlocuteurs du dialogue, lance contre la politique de Florence dans le *De iaciarchia* : « Cosa intollerabile! Come patiscono i padri cupidi della quiete, amatori della patria, che tante agitazioni spesso perturbino questo stato, e insieme qualche volta molestino tutta Italia? Dieci leggi, non più a numero, dopo Moisé, resse tutta la nazione ebraica cento e cento e più volte cento anni con venerazione di Dio e osservazione della onestà, equità e amor della patria. A' Romani bastò per amplificare la sua republica, vendicarsi tanto principato, solo dodeci brevissime tabule. Noi abbiamo sessanta armari pieni di statuti, e ogni dì produchiamo nuovi ordinamenti. Se qualche publica ragione non induce costoro a simili innovazioni, forse gli tira qualche voglia privata » (L. B. Alberti, *De iaciarchia*, in O. V. II, p. 187-286, en particulier p. 262-263). Sur la fonction de ce thème chez Alberti, voir L. Boschetto, « Note sul *De iaciarchia* di Leon Battista Alberti », *Rinascimento*, I<sup>e</sup> s., n° 31, 1991, p. 183-217, en particulier p. 195-202. Sur le *De iaciarchia*, cf. aussi M. Paoli, « Battista e i suoi nipoti : il "conservatorismo" albertiano nel *De iaciarchia* e le ultime opere », in L. B. Alberti *umanista e scrittore*, p. 523-540.*

- 1 Il n'est certainement pas insignifiant non plus que le passage de Stefani soit inclus dans cette même rubrique 923<sup>a</sup> qui s'ouvrait par la liste des citoyens ambitieux dont faisait partie Benedetto lui-même : « E nota lettore, come narrato è, tutto ciò che di male è stato nella benedetta città di Firenze, nulla cosa è proceduto, se non da volere gli ufici, e poi auti, ciascuno a volerli per se tutti, e cacciarne il compagno, come fece lo Spinoza, quando lusingò la Serpe nella buca [...] sicché per gli ufici e dalli benedetti ufici, per ambizione di volerli, e di non volere, che altri che egli gli avesse, ogni dissensione della magnifica e benigna città di Firenze, ogni cosa procedea » (Marchionne di Coppo Stefani, *Cronaca fiorentina*, op. cit., p. 413). Pour de nouveaux éléments sur la biographie (et la carrière) du chroniqueur florentin, voir V. Mazzoni, « Nuovi documenti sul cronista fiorentino Marchionne di Coppo Stefani », *Archivio storico italiano*, n° 156, 1998, p. 503-516.

les années qui suivirent la réhabilitation des Alberti et leur retour à Florence, une œuvre animée de la sorte par la volonté de proclamer l'injustice de l'exil subi et de racheter la figure de Benedetto.

Luca BOSCHETTO  
Université de Florence  
Traduit par Sophie DUTHEILLET  
DE LAMOTHE